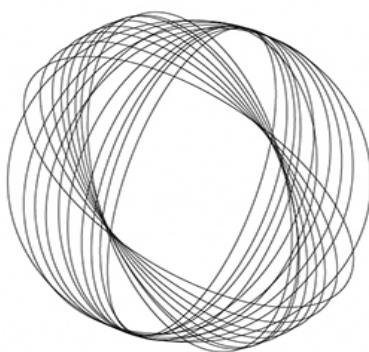


DU MONDE ENTIER

ZADIE SMITH

L'IMPOSTURE

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR LAETITIA DEVAUX



nrf

GALLIMARD

ZADIE SMITH

L'IMPOSTURE

r o m a n

*Traduit de l'anglais
par Laetitia Devaux*

nrf

GALLIMARD

Pour Darryl et Devorah

PREMIER VOLUME

J'ai vu cette superbe ville de Londres être démolie puis reconstruite – si tant est que cela ait une signification. Je l'ai vue grandir et grandir jusqu'à atteindre sa taille actuelle. Me croirez-vous seulement si je vous dis que j'ai le souvenir de Rookery – cet infâme quartier de clochards – comme d'une prairie entourée de haies et d'arbres ? Quel endroit charmant c'était alors.

WILLIAM HARRISON AINSWORTH

Un très gros trou

Un jeune garçon sale se tenait sur le perron. On aurait sans doute pu récurer toute cette crasse, mais certainement pas ses innombrables taches de rousseur orange. Il avait tout au plus quatorze ans, des jambes maigres et instables de marionnette, et il ne cessait de se balancer, dispersant des flocons de suie dans le hall. Pourtant, la personne qui lui avait ouvert – certes facile à amuser et sensible à la beauté – fut incapable de mépris à son égard.

« Vous êtes envoyé par Tobin ?

— Oui, m’dame. J’suis ici pour le plafond. Il est tombé, c’est ça ?

— Mais on avait exigé deux hommes !

— Sont tous à Londres, m’dame. Pour carreler. Une quantité sidérante de carrelage à poser à Londres, m’dame. »

Il voyait bien que c’était une vieille femme, mais elle n’en avait pas l’attitude. La poitrine toujours haute, belle, le visage à peine ridé et les cheveux encore noirs. Au-dessus du menton, un trait en croissant de lune à l’envers. Autant de signes contradictoires que le jeune garçon ne parvenait pas à saisir. Il s’en remit au bout de papier dans sa main et lut lentement : « Numéro 1, St James Vi... villas, St James Ro... ad, Tunbridge Wells. Votre nom, c’est bien Touchette ? »

De quelque part dans la maison jaillit un « ah ! » retentissant. La dame ne broncha pas. Le garçon la percevait comme à la fois avisée et dure, ce qu'étaient la plupart des Écossais.

« Toute prononciation du nom de mon défunt mari est ridicule. J'ai décidé de fauter en optant pour la française. »

Un homme barbu et bien en chair apparut derrière elle dans le hall. En robe de chambre et pantoufles, ses favoris parsemés de gris et son journal à la main, il se dirigeait d'un pas décidé vers un jardin d'hiver baigné de lumière. Deux king-charles le suivaient en aboyant comme des petits fous. Il jeta par-dessus son épaule : « Ma chère cousine, je vous vois bien contrariée et redoutable ce matin ! »

Il disparut. La dame s'adressa à son visiteur avec une énergie renouvelée : « Vous êtes chez Mr Ainsworth. Je suis Mrs Eliza Touchet, sa gouvernante. Il y a un très gros trou au premier, pour ne pas dire un cratère. L'intégrité structurelle de l'étage est compromise. Mais comme je l'ai expliqué dans ma missive, c'est un travail qui requiert au moins deux hommes. »

Le garçon cligna bêtement des yeux. Tous ces livres en étaient-ils vraiment la cause ?

« Peu importe la cause. Mon enfant, sortiriez-vous tout juste d'un conduit de cheminée ? »

Le visiteur s'offusqua qu'on le traite d'« enfant ». Tobin était une entreprise respectable. Si on voulait tout savoir, il avait déjà eu l'occasion de poser des plinthes à Knightsbridge. « On nous a dit que c'était urgent, qu'il fallait pas traîner. En général, y a une entrée de service. »

Insolent, mais Mrs Touchet s'en amusa. Elle repensa à une époque plus heureuse, au temps de la splendeur de Kensal Rise. Puis à celle de Brighton, plus petite mais charmante. Et elle revint à la situation actuelle, où aucune fenêtre ne s'encastrait correctement

dans son cadre. Elle songea à une telle déchéance et au fait qu'elle en subissait elle aussi les conséquences. Elle cessa de sourire.

« Lorsqu'on pénètre dans une maison respectable, fit-elle remarquer en soulevant ses jupes pour éviter d'accrocher la suie déposée sur le perron, il est plus sage de se préparer à toutes les éventualités. »

Le garçon retira sa casquette. Une journée de septembre aussi chaude, ça ne permettait pas d'avoir les idées bien claires. Quel dommage de devoir se remuer par un jour pareil ! Mais de telles peaux de vache croisaient votre chemin pour vous mettre à l'épreuve, et puis, le mois de septembre, c'était le boulot.

« J'entre ou j'entre pas ? » marmonna-t-il dans sa casquette.

La petite dernière de la famille Ainsworth

Elle franchit d'un pas rapide les losanges noirs et blancs du hall et s'attaqua aux marches deux par deux sans saisir la rampe.

« Votre nom ?

— Joseph, m'dame.

— L'escalier est étroit. Prenez garde aux tableaux. »

À l'étage, les livres formaient comme une seconde paroi le long des murs. Lesdits tableaux figuraient Venise, un endroit dont il avait souvent mis l'existence en doute, mais à force de voir ces vieilles gravures poussiéreuses chez les gens, il allait bien finir par y croire. Il avait de la peine pour les garçons italiens. Comment carreler un seuil avec de l'eau qui arrive à niveau ? Et quel genre de plomberie on peut faire s'il n'y a pas de cave pour passer les tuyaux ?

Ils atteignirent la bibliothèque dévastée. Les petits chiens – malgré leur air stupide – s'aventurèrent jusqu'au seuil, mais pas plus loin. Joseph tenta d'adopter l'attitude de Tobin, jambes écartées, bras croisés, et hocha tristement la tête à la vue du trou comme devant une femme à terre ou un égout à ciel ouvert.

« Tous ces livres. Qu'est-ce qu'il a besoin de tout ça ?

— Mr Ainsworth est écrivain.

— Hein ? Et il a écrit tout ça ?

— Une quantité étonnante parmi ceux-là. »

Le garçon s'avança pour jeter un coup d'œil dans le cratère comme par-dessus la lèvre d'un volcan. Elle le rejoignit. La bibliothèque avait contenu jusqu'à trois épaisseurs de livres : rois et reines, habits, nourriture, châteaux, fléaux et guerres d'antan. Mais c'est la bataille de Culloden qui avait constitué le point de bascule. Les ouvrages concernant Bonnie Prince Charlie gisaient désormais sous une couche de plâtre dans le salon du rez-de-chaussée, quoique certains fussent encore retenus par les plis du tapis persan qui s'affaissait dans le trou comme un immense pendule ou une montgolfière retournée.

« Si je peux m' permettre, m'dame, si vous voyez pas d'inconvénient que je dise... » Il saisit un livre poussiéreux, le retourna et déclara avec l'expression d'un procureur : « Le seul poids de la littérature qu'vous avez là, ça met une pression terrible sur la maison, Mrs Touchet. Une pression terrible.

— Vous avez entièrement raison. »

Se moquait-elle de lui ? Peut-être que « littérature » n'était pas le bon mot. Peut-être qu'il l'avait mal prononcé. Découragé, il lâcha le livre, s'agenouilla et sortit son mètre pour mesurer le trou.

Au moment où il se relevait, une fillette arriva en courant et glissa sur ce qui restait de plancher, renversant au passage un pot de fougère indienne. Elle était poursuivie par une belle femme à forte poitrine vêtue d'un tablier qui parvint à la rattraper un instant avant qu'elle ne dégringole sur toute la hauteur de la maison. « Clara Rose ! J'te l'ai déjà dit, c'est pas permis. Désolée, Eliza. » Elle s'était adressée à l'Écossaise irritable, qui répondit : « Il n'y a pas de mal, Sarah, mais ne serait-ce pas l'heure de la sieste de Clara ? » En réaction au fait d'être tenue si fort par la taille, la petite s'écria : « Non, maman, NON ! », apparemment à l'intention de la bonne. Le

gars de chez Tobin renonça à tout espoir de comprendre cette maisonnée si particulière. Il vit la domestique empoigner l'enfant par le bras, comme toutes les mères de son entourage. Elles partirent. « La petite dernière de la famille Ainsworth », expliqua la gouvernante en redressant la fougère.

Du recueil intitulé A New Spirit of the Age

Au rez-de-chaussée, le *Morning Post* gisait près d'un petit déjeuner intact. William ruminait dans le fauteuil face à la fenêtre, un paquet en papier brun sur les genoux. Il tressaillit au bruit de la porte. N'était-elle pas censée constater l'étendue de son désarroi ?

« Eliza ! Mesdames ! Vous voilà. Je pensais que vous m'aviez abandonné. »

Les chiens haletants s'immobilisèrent à ses pieds. Il ne les regarda pas, il ne les caressa pas.

« Bon, je crains que cela ne prenne au moins une semaine, William.

— Quoi donc ?

— Le plafond. Tobin n'a envoyé qu'un gars.

— Ah. » Comme elle tendait la main vers le petit déjeuner, il l'en empêcha : « Laissez. Sarah va s'en charger. » Puis il se leva et s'éloigna en glissant dans ses pantoufles, aussi silencieux qu'une ombre.

Quelque chose n'allait pas. La première idée d'Eliza fut de regarder dans le journal. Elle lut les gros titres et parcourut les pages intérieures. Aucune annonce du décès brutal ou du succès incongru d'un ami. Aucune nouvelle surprenante ni particulièrement déprimante. Le droit de vote allait être étendu à certains ouvriers.

On cessait de déporter les criminels. On avait découvert que le requérant ne parlait pas un mot de français, qui était pourtant la langue maternelle du véritable Roger Tichborne. Elle posa tout sur un plateau. Apparemment, Sarah s'estimait désormais déchargée de la tâche de débarrasser le petit déjeuner. Mais aucune domestique n'ayant été engagée pour la remplacer, c'était à Mrs Touchet qu'incombait dorénavant cette tâche.

En se retournant, elle trébucha sur quelque chose – le paquet. Il contenait un livre dont seul le titre était visible : *A New Spirit of the Age*, de R. H. Horne. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu cet ouvrage, quoique pas suffisamment pour l'avoir oublié. Elle s'en empara en jetant un coup d'œil furtif à travers la pièce sans vraiment savoir pourquoi. En l'ouvrant, elle espérait encore se tromper. Peut-être s'agissait-il d'une nouvelle édition ? Mais c'étaient toujours les mêmes critiques littéraires avec, presque à la fin, la même brève et accablante notice sur son pauvre cousin.

Vingt ans plus tôt, la parution de cet ouvrage n'avait fait qu'assombrir un dîner mondain et légèrement gâcher la matinée du lendemain. À l'époque, William ne se laissait pas si facilement atteindre. Elle rapprocha les deux pans de l'emballage en papier brun déchiré. Pas de cachet de la poste. Pourtant, l'adresse rédigée à la main était bien celle de l'homme dont l'œuvre était qualifiée de « globalement inintéressante, mis à part lorsqu'elle se fait révoltante ».

La maîtresse de maison

L'un des inconvénients de Tunbridge, c'est que l'on entendait tout d'une pièce à l'autre, de haut en bas de la maison. Fort heureusement, William sortait promener les chiens chaque matin vers onze heures. Sitôt la porte d'entrée close, Mrs Touchet partit en quête de Sarah. Elle la trouva à genoux avec sa fillette dans le salon du rez-de-chaussée au milieu de livres grands ouverts au dos brisé. Il y avait trois piles en cours d'élaboration, la taille des ouvrages étant de toute évidence le critère de tri. Mrs Touchet leur demanda si elle pouvait être d'une quelconque assistance.

« Non merci, Eliza, nous nous en sortons très bien. Ce que je voulais dire, c'est, très bien sans vous... Et puis, naturellement, vous avez le déjeuner à préparer. » Le déjeuner incombait désormais également à Mrs Touchet. « Oh, Clara ! Regarde ! Tout ça, c'est ton papa ! Ainsworth, Ainsworth, Ainsworth, Ainsworth, Ainsworth. » Au moins, la pauvre fille savait lire son nom. Elle rayonnait de fierté.

Eliza méprisa la part d'elle-même qui se sentit obligée de la corriger : « Sarah, ce sont là des périodiques, non des romans. Leur place est ici, avec les *Bentley's* et les *Fraser's*... Il s'agit du *Ainsworth's Magazine*, qui regroupait de nombreux contributeurs. Certes, c'est William qui l'a lancé et qui en a été le chef d'orchestre durant

quelques années. Autrement dit, c'est lui qui choisissait les textes et qui les éditait. De nos jours, il ne s'occupe plus que de *Bentley's*, mais pour combien de temps encore...

— Un chef d'orchestre, c'est quelqu'un qui dirige tout, Clara. Il n'y a rien de plus haut placé qu'un chef d'orchestre ! » Agenouillées côte à côte, la mère et la fille auraient pu passer pour deux sœurs. « Oh, et regarde-le, ici ! » La petite Clara exhibait le *Fraser's* de juillet 1834, le numéro cinquante, qui s'était ouvert sur un beau portrait de William en jeune dandy. « Et tout ce qu'il y a écrit en dessous ! Regarde ! » La mère et la fille regardèrent. Et ce fut tout, car il n'y avait rien à espérer de ce côté-là. Mrs Touchet soupira, s'avança et leur fit la lecture de ce parfait exemple de flagornerie. Sarah écouta avec attention puis battit des mains de plaisir.

« Naturellement, il a dû être tellement flatté par tout ça ! dit-elle avec une grande condescendance, comme si elle avait elle-même écrit ce texte. Tu es très forte, Clara Rose, d'avoir trouvé le portrait de ton papa comme ça. Qu'il était beau à l'époque, et comme on disait des choses gentilles sur lui ! C'est de la chance, hein ? »

Mrs Touchet ne doutait pas qu'elles trouveraient des articles similaires dans la plupart des revues étalées à leurs pieds. S'il y avait bien une chose que William savait faire, c'était se mettre en avant.

« Imagine qu'il y ait tellement de mots écrits *sur toi* et *par toi* que l'étage cède sous leur poids ! Ah, ah, ah !

— Sarah, puis-je vous demander quelque chose ?

— Naturellement. » Elle replia avec placidité, comme la reine, ses petits doigts boudinés sur ses genoux. « Parlez.

— Eh bien, ce matin est arrivé un petit paquet...

— En effet.

— Par hasard, vous n'auriez pas vu la personne qui l'a déposé ?

— Le paquet était devant la porte. Je l’ai ramassé et je l’ai donné à William, ce qui est la moindre des choses, naturellement. » Sarah s’était mis en tête que le terme « naturellement » était la marque d’une oratrice distinguée.

« Sarah, je me vois dans l’obligation de vous demander de m’avertir de l’arrivée de tout courrier – lettres, livres ou paquets – *avant* que vous ne les remettiez à William.

— Et bien sûr c’est lui qui demande ça, hein ? »

Eliza rougit, mais plus de courroux que de gêne.

Sarah profita de son avantage : « Parce que j’imagine pas la gouvernante et la maîtresse de maison avoir des secrets envers Monsieur, déclara-t-elle avec une grande solennité mais un fond d’accent du peuple. Ça me paraît à la fois *pas normal* et *pas naturel*. Et si je me rappelle bien, quand on s’est établis ici, c’est vous qui avez déclaré que le grand tableau de lui dans sa jeunesse, c’est *vous* qui avez dit qu’on devait pas le suspendre, parce qu’il l’aimerait plus, étant désormais vieux, *vous avez dit*, et en entrant pour la première fois, il a crié : “Mais où est mon vieux Maclise ?”, à savoir son portrait, car c’est un type qui s’appelle Maclise qui l’a peint – et naturellement, il était pas content, car il aime particulièrement ce portrait de lui, alors naturellement je lui demanderai son avis sur le courrier, Mrs Touchet, si ça vous dérange pas.

— Naturellement. »

En repartant, Eliza passa sous l’œil fringant du vieux portrait peint par Maclise. Un œil fringant, des favoris fringants, des boucles fringantes – rien de tout cela n’était faux au moment de sa composition. Aussi élégant qu’une femme, avec des joues aussi rouges qu’un bébé. Un jour, William avait été ainsi.

Du fait d'apprécier William

De retour dans le hall, elle dut s'asseoir sur l'escalier et prendre quelques longues et profondes inspirations. Ce fut dans cet état que son cousin la découvrit. En sueur à cause de la chaleur, déplacée en cette saison, il avait une conversation avec lui-même à propos d'une conversation qu'il venait d'avoir avec lui-même.

« C'est là que je me suis dit : "Je vais décrire mon vieux quartier de Manchester ; je vais utiliser mes souvenirs de cette bonne vieille ville pour les transposer à la rébellion jacobite. J'esquisse tout cela entre ici et la gare ferroviaire, puis je rentre, je vais droit à mon bureau et je m'y mets." Et là, rien. Allez savoir pourquoi, Eliza, aujourd'hui, je ne... »

Eliza savait pourquoi. Elle savait aussi que c'était un sujet qui ne pouvait être abordé entre eux. Elle se releva et le suivit jusqu'à son antre. Il s'assit à son bureau, frappa le feutre du plat de la main et gémit.

« William, peut-être que le thème... Vous avez déjà tant écrit sur le passé lointain.

— Vous désapprouvez le sujet ? »

Bien au contraire, la rébellion de 1745 était un sujet cher au cœur de Mrs Touchet. Sa mère avait été une jacobite passionnée : les bols à porridge de la famille arboraient en leur fond le sceau des

Stuart. Lorsqu'il était enfant, le père d'Eliza avait été conduit à Édimbourg pour assister à l'entrée de Bonnie Prince Charlie au palais de Holyrood. Mais elle ne pouvait prétendre que la Cause perdue constituât un bon thème pour William, par trop capable de tirer des pages et des pages d'un simple fait historique. Elle se voyait très clairement dans six mois, assise à un bureau, s'efforçant péniblement de venir à bout de descriptions touffues des logements aux Hébrides extérieures, ou de la liste exhaustive des kilts portés par la Compagnie royale des archers...

« Je le vois sur vos traits. Vous grimacez. Vous désapprouvez.

— Peut-être qu'un motif plus contemporain ou plus personnel... »

Il se crispa. « *Clitheroe* n'a pas été un succès.

— Mais c'était un livre sur l'enfance. »

Un soupir : « "C'est la mode." » Une citation de Mrs Touchet elle-même, des propos qu'elle regrettait amèrement, tout comme sa suggestion d'alors. *Mervyn Clitheroe* n'avait rien à voir avec *Jane Eyre*. De sa lecture, Eliza avait gardé l'étrange impression que William n'avait jamais été un enfant, et qu'il n'en avait même jamais connu.

« Il me semble que votre vie adulte pourrait...

— Eliza, ma vie adulte s'est réduite à... » Il prit sa plume mais, à mi-chemin de son geste, la reposa d'un air dépit. Le beau jeune homme des années 1830 aux cheveux luisants d'huile de Macassar était un jour devenu ce vieil homme abattu aux joues flasques et poilues.

« Mais tous ces dîners passionnants ! »

Le coin de ses lèvres s'abaissa tristement, comme pour dire « J'en ai perdu le goût ».

« En vérité, William, toute fiction est faite de personnages fascinants, or vous avez été entouré de personnages fascinants tout au long de votre vie.

— Hum. Vous ne le pensiez guère à l'époque.

— Je l'ai toujours pensé ! La seule chose qui m'ennuyait, c'était de devoir sans cesse aller chercher de nouvelles bouteilles de porto.

— Hum.

— William, si vous insinuez que je suis l'une de ces idiotes capables de laisser la gloire actuelle de certains déformer leurs souvenirs, je peux vous assurer que j'ai pris la mesure de votre talent et de celui de vos passionnants amis il y a bien longtemps, et que mon opinion n'a jamais changé. »

Mais tout en prononçant ces paroles, elle songeait avec déloyauté à *A New Spirit of the Age*, en train de se consumer dans le jardin parmi les lattes de parquet brisées. Ils y figuraient tous, ces esprits d'une lointaine époque à qui elle avait un jour servi à boire et pour qui elle avait fait rôtir des poulets. Jugés, commentés, flattés, critiqués, classés. L'article sur William était de loin le plus court. Son auteur n'avait pas caché dans le chapitre consacré à son cousin qu'il agissait là par clémence pour un homme « habituellement épargné en public, car tellement estimé et considéré en privé ». Richard Horne était l'un des jeunes gens passionnants qu'elle nourrissait et abreuvait à l'époque de Kensal Rise, et elle savait qu'il appréciait beaucoup William, comme tous ceux de ces tablées d'alors. Mais apprécier William et le lire étaient bien vite devenus deux choses très différentes. Ce qui rappela à Eliza qu'elle avait dit vrai – quoique dans un cadre très précis. Elle avait pris la mesure de William et de ses amis depuis longtemps, elle avait toujours su qui possédait du talent et qui n'en possédait pas, et tant que son cousin ne poserait pas d'autres questions, ce Dieu qu'elle

vénérait, distant, ironique et pourtant absolu, continuerait à lui faire des œillades.

La peine est un mystère

Tout l'automne, Mrs Touchet surveilla le courrier de près. Mais William n'évoqua jamais le paquet, et aucun autre ne se présenta. Fin novembre, elle n'y pensait plus. Des questions plus urgentes l'occupaient. Tunbridge se révélait un mauvais choix : le jardin était petit, ombragé, et il entendait le train depuis son bureau. Ils déménageraient à nouveau au printemps. Mais ce qui s'apparentait, dans la bouche de William, à une simple phrase, impliquait pour sa cousine des mois de planification et d'organisation. La nuit, des malles venaient la tourmenter dans ses rêves. Il s'agissait des mêmes malles que l'année précédente, à ce détail près qu'elles étaient à nouveau pleines, ce qu'Eliza s'évertuait à répéter dans son cauchemar à des charretiers au visage impassible. Tout le monde l'irritait. Elle ne parvenait pas à garder son calme avec Sarah, la petite, les chiens, et surtout pas avec « Cher Monsieur », du bureau des naissances, mariages et décès du comté :

Vous avez mal compris mon précédent courrier. Dans le cas qui nous occupe, il est expressément souhaité que le mariage, bien que célébré en l'église, soit autorisé à titre privé, sans publication de bans.

L'autorisation arriva en février. Le futur marié était trop pris pour s'occuper des papiers. Ayant récemment renoncé au thème de

la rébellion de Manchester – « pour le moment » –, il s'était embarqué dans un roman « se déroulant en partie en Jamaïque », une île sur laquelle il n'avait jamais mis les pieds. (« Certes Eliza, mais je n'ai pas non plus vécu la Restauration, je n'ai pas été bandit de grand chemin et je n'ai pas connu Guy Fawkes. ») Quant à la future mariée, à l'exception d'une croix, elle était incapable de coucher quoi que ce soit sur le papier. Il incombait donc à Mrs Touchet de communiquer les renseignements nécessaires. Le simple fait d'écrire certains détails lui donna le tournis :

Sarah Wells, vingt-six ans, originaire de Stepney ; bonne à tout faire.

William Harrison Ainsworth, soixante-trois ans, originaire de Manchester ;
veuf.

Bonne à tout faire ! Quoique, pas vraiment tout. Plus bas, elle saisit l'opportunité d'assassiner les parents de Sarah d'un brutal coup de plume, refusant d'inscrire « cireur de chaussures » et « prostituée » dans la rubrique des professions. Puisqu'il n'y avait aucune question concernant les enfants, elle s'abstint de mentionner la petite. Contrastant avec ces omissions, quelle tâche agréable et mélancolique ce fut que d'inscrire le nom de ce cher et bon Thomas Ainsworth, notaire, originaire de Manchester, décédé depuis longtemps, et de son épouse Ann, une femme douce quoique stupide, elle aussi décédée. Eliza avait été mariée à leur neveu pendant près de trois ans. Ces braves gens avaient fait de généreuses apparitions à son mariage, puis au baptême et à l'enterrement de son fils, qui avait eu lieu en même temps que celui de son époux, puisque tous deux avaient été emportés par la scarlatine à cinq jours d'intervalle. Elle se souvenait encore d'Ann à la veillée funèbre, avec son petit museau de hérisson encadré d'une abondance de crêpe noir, qui tentait de la réconforter : « La peine est un mystère. Qui

sait pourquoi elle nous est infligée ! Nous n'avons d'autre choix que de la supporter.

— Moi, j'en connais la raison.

— Ma pauvre Eliza ! Vous n'imaginez tout de même pas tirer un quelconque sens de cette tragédie ! Il n'y a là que du mystère.

— Non. C'est une punition. »

La vision trouble et confuse qu'Ann avait de cette vérité fondamentale découlait inévitablement, bien sûr, selon Eliza, de son éducation dans le mauvais culte, puisqu'elle était la fille unique d'un pasteur unitarien.

La flèche de lard

Par un glacial après-midi de mars, Eliza prit place sur un banc d'église avec les trois aînées de William tandis que la petite dernière se tortillait dans ses bras. Devant elle, Gilbert, l'infortuné frère de William, produisait des sons étranges et secouait la tête. Si le bruit ou l'agitation devenaient excessifs, Eliza avait ordre de lui mettre la main sur l'épaule et de le conduire dehors. L'épouse, l'époux et le pasteur complétaient « l'assemblée ». En l'église du Christ. Laquelle n'avait été édiflée qu'une dizaine d'années plus tôt, quand bien même la façade ressemblait à un monastère médiéval italien, et l'intérieur à un presbytère roman. Pourtant, le seul et véritable soleil catholique filtrait à travers les étroites et sévères fenêtres protestantes, ce qui conférait un caractère sacré à l'endroit. Ce fut dans cette lumière qu'Eliza tenta de se dissoudre. Pour rejoindre une cérémonie plus gaie, qui avait eu lieu par une journée pluvieuse de juillet, une bonne dizaine d'années auparavant, dans le petit village de Dunmow. À l'instant où la pluie – qui avait menacé de tout gâcher – s'était soudain interrompue, le soleil avait enveloppé d'une lumière dorée comme le beurre deux couples vêtus pour un mariage campagnard. Le premier, jeune et beau, était originaire du village ; le second, dans la cinquantaine, splendide et allemand – de vieux amis de William. Tous quatre avaient été hissés sur des chaises en

osier et escortés sur les chemins par les villageois – les femmes avec des fleurs dans les cheveux, les hommes dans leur plus beau costume – jusqu’à la mairie de Dunmow ornée de coquelicots et de salicaires. Installé dans un trône sur une estrade, William avait prononcé un discours interminable, à la manière d’un pasteur, qui, dans le souvenir d’Eliza, se réduisait aujourd’hui miséricordieusement et drastiquement à : « Nous sommes réunis en ce jour pour raviver l’ancienne coutume de ces lieux, celle de la “flèche de lard”. » Acclamations de la foule, bouquets de petites fleurs brandis. « Une tradition qui, bien qu’ancienne, puisque nous en retrouvons la trace dans Chaucer, n’a point été célébrée ici au cours du siècle dernier, car tombée dans l’oubli, comme tant de traditions sur cette île qui s’appauvrit, au profit de la machine implacable appelée “progrès”. » Huées peu convaincantes. « Mais que je me fais un plaisir de faire revivre, avec l’espoir qu’elle soit préservée, dans mon roman *The Flitch of Bacon, or The Custom of Dunmow*, dont la popularité est, j’ose le supposer, la raison de ma présence ici ce jour ! » Confusion des villageois, acquiescement enthousiaste du maire...

On offrait une flèche de lard au couple capable de prouver, devant un « jury de pairs », qu’il avait vécu un mariage profondément heureux dans l’année écoulée et n’avait connu aucune dispute au cours des douze derniers mois. Mrs Touchet, le maire et William constituaient le jury. Tout s’était déroulé dans la bonne humeur. Au bout du compte, car intrinsèquement incapable de décevoir quiconque, William avait décerné le prix à chacun des couples bienheureux. Plusieurs journalistes londoniens avaient fait le déplacement, si bien que personne n’était plus heureux que l’écrivain. Ensuite, le cortège s’était élancé sous le soleil. Quelqu’un avait mis en musique les paroles de son roman :

*Vous prêterez serment selon la confession
De n'avoir comme époux commis aucune transgression ;
Depuis que mari et femme vous êtes devenus
Pas la moindre querelle sur les revenus
Et aussi bien au lit que dans la vie
Vous ne vous êtes comportés comme des abrutis
Ou depuis la prononciation de l'union
Jamais vous n'avez rêvé de la désunion
Et dans ces douze mois et une journée
Vous n'avez maudit votre union en pensée.*

Il avait tout mis dans ces paroles. Le cortège avait atteint un champ de pâquerettes où, selon la coutume, à genoux sur des pierres, les deux couples s'étaient vu attribuer une flèche de lard. Des festivités s'en étaient suivies. Trop de festivités : dans le train qui les ramenait à Londres, Eliza avait fait mine de dormir pour masquer les effets de l'excès de cidre. Depuis, cette ridicule coutume se perpétuait chaque année, du moins c'est ce qu'elle avait appris, car ils n'y étaient jamais retournés. La seule force comparable à l'enthousiasme d'Ainsworth, c'était la rapidité avec laquelle ledit enthousiasme passait. Pourtant, comme il semblait heureux ce jour-là par rapport à celui-ci !

William et Sarah remontèrent la nef silencieuse. Fanny, l'aînée et la plus austère de ses filles, chuchota « La robe de mère ! » à Emily la pragmatique et à Anne-Blanche, l'éternelle meurtrie, qui se mit à pleurer tout bas. À la mort de leur mère, une fois Mrs Touchet établie de façon permanente chez les Ainsworth, l'une de ses premières tâches avait consisté, et ce afin de les préserver, à emballer soigneusement chacune de ses robes dans du papier de soie à l'intention de ses filles. Car lorsqu'une femme décède si jeune – à l'âge de trente-trois ans seulement –, ses robes, qui par définition n'ont pas eu le temps de s'user, n'auront besoin que de très peu de

retouches pour redevenir à la mode trente ans plus tard. Même si personne ne les porterait jamais comme Frances. La première Mrs Ainsworth était blonde et menue. Élégante. Dans cette robe. Dans toutes ses robes. Et ce ne fut qu'à la pensée de cette femme originale, bien-aimée et morte depuis si longtemps – qui n'aurait par ailleurs jamais pu se voir attribuer la moindre flèche de lard –, qu'Eliza fut capable de produire les larmes qui convenaient aux circonstances.

Les filles Ainsworth

De retour à la maison, la jeune mariée alla mettre Clara à la sieste, et l'ambiance de veillée funèbre reprit. Le silence qui pesait sur le salon, uniquement brisé par l'agitation et les cris de Gilbert, était sinistre à ce point. Eliza luttait contre un sentiment d'exaspération. Elle avait quasiment élevé ces filles, elle les adorait. Pourquoi n'avaient-elles jamais pu se trouver un mari ? C'était la seule chose qu'on attendait d'elles. Seule Anne-Blanche, la cadette, avait réussi, très récemment, à l'âge canonique de trente-sept ans, à épouser un homme désargenté. Fanny et Emily habitaient à Reigate, où elles s'occupaient de Gilbert. Pourtant, autrefois, on admirait ces trois beautés. À un moment donné, quelque chose avait mal tourné.

Anne-Blanche pleura. Emily prépara du thé. Fanny parvint finalement à poser plusieurs questions lourdes de sous-entendus qui ne cherchaient pas à dissimuler leur motif financier. Qu'avait-il été finalement décidé concernant la maison de leurs grands-parents à Manchester ? Vendue – à perte. À vrai dire, William avait également dû céder Beech Hill, leur résidence de campagne, six mois plus tôt. Quant à *Bentley's Miscellany*, il venait de le revendre à Bentley. En fin de compte, et en vérité, ils n'avaient plus véritablement les moyens de vivre à Londres.

« Mais je vois qu'il y a un nouveau roman qui paraît en feuilleton... tenta vaillamment Emily. *On the South Seas* ? »

Le roman en question, le vingt-sixième de William, s'intitulait en réalité *The South-Sea Bubble, A Tale of the Year 1720*. Il était publié sous forme de feuilleton dans un torchon hebdomadaire du nom de *Bow Bells*, mais personne, en cette année 1868, ne l'achetait ni ne le lisait, pas même Eliza, qui avait pourtant le manuscrit à sa disposition.

« Cococolère, gémit Gilbert en agitant la tête. FACHÉCHÉFACHÉ. »

William posa tendrement une main sur la joue du vieil homme.
« Chut... Tout va bien, cher frère. Personne n'est fâché. Nous ne faisons que discuter de ce qui convient le mieux à tous. »

Mais rien ne convenait à Mrs Touchet dans le fait que Fanny et Emily fussent invitées à les suivre dans le West Sussex. Elle savait pourtant que ça n'était plus qu'une question de temps. Comme par anticipation, Sarah surgit en vieille robe d'intérieur, le bout du nez taché de poussière de charbon, sa poitrine imposante libérée du carcan que constituait la robe de sa prédécesseure.

« Ça alors, vous devinerez jamais ce que le gars du charbon vient de me raconter ! La mère du prétendu Tichborne a cassé sa pipe ! C'est partout dans les journaux. Qu'on vienne me le dire : qui va croire ce gros bâtard, maintenant ? »

« *Je suis un écrivain* »

La première fois que Mrs Touchet fut appelée à la rescousse de la famille Ainsworth, les filles étaient trop petites pour s'en souvenir. Fanny avait trois ans, Emily seulement un, Anne-Blanche venait de naître. Accablée par ces trois naissances rapprochées, leur jeune mère, qui n'avait jamais été de constitution robuste, écrivit à Eliza pour solliciter son aide. Son jeune mari était parti en Italie. Que faisait-il en Italie ?

Je ne peux vous dire pourquoi exactement ; n'étant pas de nature littéraire, je ne comprends guère ses explications, qui ont tendance à être littéraires. Nous espérons qu'il suive le chemin de son père dans le droit, étant lui-même notaire diplômé. Mon père a bien tenté d'en faire un libraire-éditeur, mais William n'a aucun sens des affaires. En raison de pertes majeures, il a tout liquidé le mois dernier. J'avais cru comprendre qu'il reprendrait le droit, mais il nous a surpris par l'annonce de son départ pour l'Italie. Il a déclaré qu'à l'approche de ses vingt-cinq ans, il se devait de voir la beauté et d'écrire.

Je vous joins sa dernière lettre de Venise qui contient bien des descriptions de paysages. J'espère ne pas me tromper en pensant que vous, parmi toutes, ayant connu des difficultés d'ordre intime dans la vie, puissiez m'accompagner et me conseiller dans la mienne,

Avec toute mon affectueuse dévotion

ANNE FRANCES
Elm Lodge, Kilburn
12 mars 1830

Dans la diligence pleine à craquer en provenance de Chesterfield, Eliza tentait de prendre la mesure de la situation. À propos de William, ce qui la surprenait, c'était qu'on puisse encore être surpris. Elle ne prétendait pas bien le connaître, néanmoins la première chose qu'il lui avait jamais dite était : « Je suis un écrivain et je n'ai nulle intention de faire autre chose. » Cette phrase lui était restée en tête, car il avait quinze ans à l'époque, et elle-même vingt et un. Elle venait d'épouser James Touchet, le cousin du Derbyshire de William. Lors d'un dîner chez les Ainsworth de Manchester, elle avait constaté avec joie que cette grande famille se composait de gens joyeux, sans complications et sans drames, et surtout sans aucun des traits explosifs ou mélancoliques qu'elle commençait à remarquer chez son époux. Pourtant, il y avait bel et bien eu un drame : après le pudding, le jeune couple s'était vu tendre une brochure rédigée à la main (*Ghiotto : la vengeance fatale. Le nouveau mélodrame de William Harrison Ainsworth*) et conduire à la cave pour assister à une pièce en un acte interprétée par les deux frères Ainsworth. Il était poignant de remarquer que Gilbert était le plus fougueux, et aussi meilleur acteur. Pourtant, que faire de tels dialogues ? « Dressez-vous, éléments ! Roule, tonnerre ! Éclaire, feu follet, ô toi visiteur éthéré ! » Dans l'adolescence déjà, William surestimait terriblement la portée littéraire des éléments météorologiques. Sa pièce était épouvantable – et longue. Par la suite, il avait gardé contact et s'était intéressé à elle, comme s'il avait en quelque sorte deviné sa misère conjugale. Il avait de longs cils et un visage de biche. Il la courtsait comme un homme. Elle le considérait comme un garçon incroyablement entreprenant et confiant dont les ambitions dépassaient de loin les capacités.

Et pourtant ! Quelques semaines plus tard, arriva à Chesterfield un exemplaire de *Arliss's Pocket Magazine* avec *Ghiotto* dans ses

pages. William avait même pris un nom de plume : T. Hall. D'autres numéros suivirent, accompagnés de petits mots naïfs et pleins d'éloges quant à son propre compte :

Chère Mrs Touchet,

Ce mois-ci, j'ai l'immense plaisir de vous envoyer un pastiche littéraire de la main de notre « Mr Hall » dans lequel il prétend avoir redécouvert l'œuvre oubliée d'un dramaturge du XVII^e siècle du nom de William Aynesworthe – il le cite abondamment, ah ah –, une audacieuse imposture qui, j'ose l'espérer, ravira et trompera son lectorat, et vous apportera, à vous en particulier, autant de plaisir que son humble auteur en a eu à l'écrire,

Sincères salutations,

W. HARRISON AINSWORTH

Peu de temps après parut un premier ouvrage sous un autre pseudonyme : *Poems by Cheviot Ticheburne*. Il était dédié à Charles Lamb, avec qui l'ambitieux jeune homme était parvenu, allez savoir comment, à se lier d'amitié. Mrs Touchet ne pouvait apprécier ces poèmes tant ils étaient imprégnés de regret romantique pour « une jeunesse depuis si longtemps égarée dans les champs » et pour « cette délicieuse époque des jeux qui disparaît vite, si vite », car elle n'était pas sans savoir que ledit poète avait quitté l'école un mois plus tôt pour entrer en apprentissage dans l'étude notariale de son père. Le droit interrompit brièvement ce déluge de mots. La seule lettre qu'elle reçut de William cet automne-là apportait la triste nouvelle de la blessure à la tête de Gilbert à la suite d'une chute de cheval, un accident dont on pensait alors qu'il « se remettrait promptement ».

« *Voici ma prime jeunesse englée* »

À l'âge de dix-huit ans, il lui envoya son premier recueil de nouvelles. Il ne pouvait le savoir, mais *December Tales* parvint à Eliza par un jour de désespoir et de grande tristesse – elle avait d'ailleurs décidé qu'il s'agirait là de son tout dernier. William avait placé en exergue les célèbres vers de Sir Chidiock Tichborne, l'assassin raté de la Reine Vierge, ce pauvre martyr égaré de la foi catholique... Comme toute jeune fille élevée au couvent, Eliza avait souvent lu ce poème au fil des années. Mais jamais auparavant elle n'avait été si peu sûre de lui survivre :

*Voici ma prime jeunesse englée,
Voici mon banquet fait de mauvais vin,
Voici l'ivraie qui recouvre le blé,
Et tous mes espoirs sont devenus vains,
Le jour est là, et pourtant sans éclat,
Ici je vis, voilà que sonne le glas ! ¹*

Elle survécut. Les mains tremblantes, elle remit la ceinture dont elle avait vérifié la longueur et la solidité sur la robe de chambre de son mari. Si ce bon vieux Tichborne, pendu, traîné, écartelé, ses intestins promenés dans les rues de la Londres élisabéthaine, était parvenu à conserver son âme éternelle, Mrs Touchet conserverait peut-être la sienne malgré ses souffrances.

Un long moment passa avant qu'elle ne se plonge dans le livre. Mais, préférant les récits à la poésie, lorsqu'elle s'en empara, elle le lut d'une traite. La prose de William n'avait guère évolué. Les éclairs continuaient à « envahir le ciel en nappes éblouissantes », des meurtres grotesques et sans mobile se succédaient, des tombeaux s'ouvraient, des fantômes erraient, personne ne disait ni ne faisait rien de sensé, toutes les femmes paraissaient folles, les vêtements et les meubles étaient décrits avec minutie, les rivières de sang étaient soit « en train de coaguler », soit de « s'écouler inlassablement ». Mais, brisée et en quête d'un autre monde que le sien, elle sombra entre ses pages. Et se surprit à sourire pour la première fois depuis bien des mois face à la description d'une certaine Eliza, une femme mystérieuse aux cheveux noirs que le narrateur bigame dans la nouvelle « Mary Stukely » se sentait obligé d'épouser, bien qu'étant déjà marié à la « douce Mary » :

Plus grande que la moyenne, dotée d'une présence autoritaire et du visage le plus expressif que je n'ai jamais vu. Elle n'était peut-être pas ce que la plupart qualifieraient de belle, mais je n'ai jamais rencontré une personne qui possède le pouvoir de susciter un tel intérêt au premier coup d'œil. L'on percevait chez elle une trace des passions les plus sombres...

Elle avait alors vingt-quatre ans, elle avait été mariée pendant les trois dernières années. Au cours du premier tiers de cette union, elle avait compris qu'elle était incapable d'être une épouse. Au cours du deuxième, qu'elle était capable d'être une mère – elle en était désormais une. Au cours du troisième, elle avait pris conscience que, quoi qu'elle s'imagine être, une mère n'avait pas plus de droits sur son enfant qu'un esclave n'en avait sur sa propre vie. Où que James Touchet se soit enfui avec son cher petit Toby, Eliza n'avait aucun moyen de le retrouver, aucun recours possible à la loi, et par

conséquent aucun espoir de récupérer son fils. Et même si elle avait eu ce droit légal, elle savait n'avoir aucun droit moral. Car si son mari était devenu un ivrogne, n'était-ce point à cause d'elle ? S'il l'avait quittée en pleine nuit en emmenant leur enfant, n'était-ce pas parce qu'il connaissait sa véritable nature ? De quelle manière, elle l'ignorait. Mais certaines connaissances échappent au langage.

1. Traduction réalisée en collaboration avec Luna Lopez. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Cent livres par an

Son époux et son fils s'étaient volatilisés. À qui pouvait-elle s'adresser ? Qui intercéderait en sa faveur ? Son père était mort, et elle n'avait pas de frère. Ce fut alors qu'elle se souvint du cousin de son mari, l'amoureux des lettres, qui faisait son apprentissage notarial. Au comble de l'humiliation, elle rédigea une lettre. Le lendemain, presque par retour de courrier, il apparaissait à sa porte, encore plus jeune que dans son souvenir, aussi dandy que le comte d'Orsay. Des boucles ridicules encadrant sa figure, une queue-de-pie bleue impeccable avec boutons en laiton, des bottes luisantes au point d'y voir son visage et une lavallière jaune avec un nœud élaboré. Mais il constituait le seul espoir d'Eliza, et il se révéla aussi discret qu'aimable. Il n'exigea aucun détail, s'enquérant simplement du nom des connaissances que James pouvait avoir à Londres. En l'espace d'une semaine, il eut une piste, puis une adresse à Regent's Park. Il écrivit à Eliza pour lui demander la permission de « régler cette stupide querelle d'amoureux ». Il promettait de ramener son cousin à la raison. Mrs Touchet n'espérait pas de réconciliation et n'en souhaitait pas : elle voulait simplement récupérer son fils. Elle n'avait jamais vu un homme capable de s'occuper d'un enfant en bas âge et ne concevait pas que ce fût possible. Toutes ses prières étaient donc allées à la nourrice, Jenny, disparue en même temps qu'eux.

Mais elles s'avérèrent empoisonnées. Car c'est Jenny qui leur avait apporté la fièvre.

L'annonce de leur mort, William la lui fit, non par courrier, mais en personne. Il était là quand elle s'effondra sur les dalles du hall. Il la rattrapa. Il la fit allonger. Il appela un médecin. Il donna des instructions à la bonne pour qu'elle prenne soin d'Eliza. Il régla tous les détails avec un tact qu'elle estima remarquable pour une personne aussi jeune. Puis, lorsqu'un testament fut découvert, et que vint le moment d'envisager son avenir, il l'implora de « laisser faire les hommes de loi compétents » de l'étude de son père. De leur avis, conçu à la hâte, « honteux et mal écrit », le testament de Mr James Touchet ne pouvait en aucun cas être lu à une femme respectable. Rédigé dans les « affres d'une maladie dont on sait qu'elle affecte le cerveau », il était « indigne d'un vrai chrétien ». James ne laissait rien à Eliza. Mis à part ce détail d'importance, William ne révéla rien, et elle ne lui demanda rien, ni à l'époque, ni par la suite. Il lui suffisait de constater que son jeune cousin – bien qu'il ait certainement lu les vilaines accusations qu'elle supposait contenues dans le testament – ne semblait pas la honnir. Au contraire, il se déclara « dévoué à sa protection » et bien décidé à lui procurer une rente annuelle. « Croyez bien que nous allons soutirer à ce côté de la famille une petite part de sa fortune jamaïcaine. Tout le monde sait que Samuel Touchet est mort sans le sou, cependant les Touchet n'ont jamais été aussi pauvres qu'ils le prétendent, y compris votre James... Notre tristement célèbre aïeul, avant de se pendre au baldaquin de son lit, avait mis des réserves de côté ! » Et il y parvint. Cent livres par an. À condition de vivre sans excès, c'était suffisant.

Elle était à présent âgée de trente et un ans. La peine n'avait pas disparu, mais elle s'était solidifiée de façon à constituer les

fondations de la personne qu'elle était. Si Eliza se sentait différente des gens entassés dans cette diligence pleine à craquer qui roulait vers Londres, elle pensait que ça ne se voyait pas. Elle ne doutait pas d'avoir l'air d'une femme de sa condition. Indépendante et raisonnable, elle s'accrochait à son petit sac à main, sa mallette et son cabas en tapisserie, car excepté pour les aristocrates et les pauvres, des changements drastiques de situation sont toujours possibles, aussi vaut-il mieux être paré. Et c'est dans ce contexte que la seconde énigme de la lettre d'Anne Frances prenait tout son sens : quelle était à présent la place d'Eliza Touchet dans le monde ? Elle se savait endeuillée. Elle savait avoir souffert. Mais tout le monde ne souffre-t-il pas ? Peut-être chez elle la souffrance s'était-elle présentée plus tôt, la dotant d'une perspicacité particulière. Elle était une jeune veuve malheureuse qui avait connu des « difficultés d'ordre intime ». Elle était une mère dont l'enfant avait succombé à la scarlatine loin de chez elle, dans une ville étrange et les bras d'une nourrice irlandaise. Elle était une personne à qui le pire était arrivé. Que cela signifiait-il pour les autres ? Qu'elle était capable de les aider ? Pourquoi s'imaginaient-ils donc une telle chose ?

Le séjour à Elm Lodge, printemps 1830

C'était sans aucun doute un défaut de caractère, mais elle n'appréciait pas la campagne. Elle y habitait, mais elle ne l'appréciait pas. Édimbourg était inscrite en elle. Les villes étaient inscrites en elle. Ses compagnons de voyage pouvaient bien se plaindre de la suie et des odeurs, du chaos incroyable causé par les voitures et les charrettes, Eliza aimait apercevoir quelque mariage à Mayfair, une femme qui donnait des coups de balai à une autre sur Charing Cross Road ou encore une troupe de ménestrels éthiopiens devant Westminster. La fascinante *mêlée*^{*1} de Oxford Street disparut trop tôt. En contournant l'arbre de Tyburn – ce gibet –, elle pria tout bas pour les âmes des martyrs avant d'embrasser le long ennui rural d'Edgware Road. Des prés à perte de vue.

Il y eut un changement d'attelage au Red Lion. En guise de pénitence, Eliza décida de parcourir à pied le dernier kilomètre, qui traversait la jolie ville de Kilburn. « Observe l'agneau qui sautille dans les campanules », s'ordonna-t-elle, mais en réalité, elle n'avait que faire de l'agneau. Elle prit mentalement note de la succession d'auberges – The Cock Tavern, The Old Bell, The Black Lion – ainsi que de la distance jusqu'à Kilburn Wells, où une jeune mère pourrait prendre les eaux et peut-être Mrs Touchet se délecter d'une bonne marmite d'écrevisses. « J'y reste trois semaines, un mois tout au

plus. Je serai très claire dès le début. J'ai une vie à mener et une rente – Dieu merci –, je n'ai donc besoin de rien ni de personne. Je serai très claire. » Sur la route, Mrs Touchet ne croisa personne, hormis un fermier édenté qui menait des cochons avec un bâton, mais elle eut l'impression que même lui voyait que cette grande femme résolue chargée de trois sacs n'avait besoin de rien ni de personne.

Ce qu'elle n'avait pas pris en compte, c'était le plaisir de se rendre utile.

« Eliza ! Vous êtes tellement plus grande que je ne l'imaginais ! »

Anne Frances Ainsworth se tenait sur le seuil d'Elm Lodge, une maison simple et carrée couverte de rosiers grimpants et entourée d'ormes. Ses cheveux blonds flottaient librement sur ses épaules. Eliza jugea ses traits plus fins que sur son portrait. Elle dégageait un air de simplicité absolue – comme s'il ne lui était jamais venu à l'esprit de dire autre chose que ce qu'elle pensait – et croulait sous les enfants accrochés à ses jambes et pendus à ses bras. La pragmatique Eliza posa ses sacs sous un pommier et s'avança pour récupérer le bébé. Le poids de Toby. L'odeur de Toby.

« Appelez-moi “Annie”. Comme William, comme tout le monde. »

Pourtant, Eliza sentait déjà qu'elle voulait être, aux yeux de cette Anne Frances, différente de « tout le monde ». Elle l'appellerait Frances.

« C'est si aimable de votre part d'être venue. Si aimable. Hier, j'ai appris que nous allions perdre notre Ethel : elle part épouser un garçon de Willesden qui travaille à la ferme de Mapesbury ! C'est dommage, mais l'essentiel est que vous soyez là. Il ne reste plus qu'Eleanor, et elle a fort à faire en cuisine. Comme c'est aimable de votre part d'être venue ! »

C'était étrange comme les gens pourvus d'amabilité, Eliza avait déjà eu l'occasion de le remarquer, percevaient cette qualité partout, et chez tout le monde, alors qu'en réalité, elle était terriblement rare.

1. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Prendre les eaux à Kilburn Wells

Elle était arrivée à Elm Lodge le 23 avril 1830. Depuis lors, elle gardait ce jour gravé dans son cœur. Sans recours au langage. Sans rituel délibéré. Si on lui avait demandé ce que le 23 avril représentait pour elle, elle aurait dit la simple vérité – à savoir que c'était le jour de la Saint-Georges – et démenti y attacher une quelconque signification personnelle. Mais quelque part en elle, dans un endroit inaccessible au langage, cette date était gravée. Un agrégat de sensations. Le rosier grimpant. Frances sur le seuil. L'impression immédiate et caractéristique de sa bonté. La sensation de l'herbe de Willesden Lane foulée tôt le matin en quête de fleurs sauvages dans les haies, à cueillir avec attention. Le bonheur de savoir qu'elle regagnerait bien vite la maison envahie par le linge en train de bouillir, les lapins écorchés, les draps qui séchaient, les chevilles potelées de bébés, les petites mains sales de nourriture, l'odeur du lard, les cakes aux fruits enveloppés dans un tissu, le parfum marécageux de la soupe aux pois et les accords les plus simples de Bach interprétés maladroitement, mais avec jovialité. Toutes affaires humaines chaleureuses et sacrées dont elle avait presque oublié l'existence.

Lorsqu'elle se rappelait cette période, elle se souvenait que les trois premières semaines étaient passées en un claquement de

doigts. Tout le monde était heureux de sa présence. Elle s'était révélée extrêmement compétente, tant avec les enfants que la maisonnée. Elle était « une bénédiction ». Après le départ précipité d'Ethel, sachant que Fanny et Emily, les deux aînées, passaient leurs nuits à se réveiller mutuellement – mais aussi que la cuisinière, Eleanor, lasse de dormir par terre dans la cuisine, convoitait l'ancienne chambre de la bonne –, il sembla logique de séparer les deux enfants, et qu'Eliza cède sa chambre et aille partager la couche de Mrs Ainsworth.

Au cours de ce qui aurait dû être son dernier jour, elle se rendit à pied à Kilburn Wells avec Mrs Ainsworth, bras dessus, bras dessous.

« C'est ridicule, mais j'ai l'impression qu'à Kilburn, les couchers de soleil sont plus beaux que partout ailleurs.

— En effet, c'est ridicule.

— Mais vous admettez que le ciel est beau, n'est-ce pas ? Vous devez l'admettre. Rose et orange comme une fleur !

— Je l'admets, mais je suis aussi persuadée que nous pourrions voir quelque chose de semblable à Stamford Hill.

— Oh, Lizzy, votre langue est si acerbe...

— La plus acerbe que vous n'ayez jamais entendue ? Je vous promets qu'il y a pire.

— Pas chez une femme.

— Vous ne connaissez donc pas Édimbourg. »

Elles disaient des bêtises. Chaque mot resplendissait. Les enfants étaient restées à la maison avec Eleanor, la cuisinière. Dans cette rue, elles n'avaient à se préoccuper que d'elles-mêmes. Ah, cette légèreté ! Même lorsqu'elles approchèrent des jardins et se joignirent à la foule bruyante en quête de plaisir, d'une certaine

manière, le halo qui les entourait persista. Elles détonnaient dans le paysage. Deux femmes attablées sans enfants, parents ou époux bruyants en train de pontifier sur la situation en Amérique ou de critiquer les whigs. En temps normal, Eliza n'appréciait ni les loisirs ni les personnes en quête de loisirs, mais ce soir-là, elle ne leur en voulut pas de manger leurs écrevisses bouche ouverte, de fumer goulûment le cigare ou d'avaler bruyamment ce « thé de santé » infusé dans une eau douteuse. Quoique, peut-être son expression la trahissait-elle malgré tout.

« Oh mon Dieu... La cuisinière avait raison. Elle a dit : “Cela ne va pas plaire à Eliza. Elle ne va pas aimer les gens et le bruit, elle n'approuvera pas.” Eleanor est drôle. Elle craint que vous ne soyez trop intelligente pour nous... Ce qui est sans doute une idée stupide. Nous pouvons rentrer, si vous préférez ? Mais j'ai dit à notre cuisinière : “Autrefois, il y avait une abbaye à cet endroit, ce qui pourrait être du pain bénit pour Lizzy.”

— Tout pain est bénit. »

Comme si de petits malentendus se plaçaient en travers de sa route pour illustrer les bienfaits de la grâce.

La grâce

Pour Eliza Touchet, rien ne justifiait ni n'expliquait la couleur rouge, les arbres, la beauté, un œil, une carotte, un chien ou quoi que ce soit d'autre sur cette terre. Mais comme tout être humain, elle se surprenait néanmoins à leur chercher une explication. Quelle pouvait bien être la justification de son amour ? *C'est parce qu'elle est emplie de bonté.* Il n'en demeurerait pas moins que, en dépit de tout, Frances était aussi baptiste. (La « compétence de l'âme » ne signifiait rien pour Mrs Touchet, trop familière avec l'incompétence des âmes, à commencer par la sienne.) C'était néanmoins cette même Église baptiste qui, malgré tous ses défauts, avait conduit Frances à s'emparer de la cause abolitionniste. Et c'était Frances qui était parvenue à convertir la défiance, confuse et hésitante, de Mrs Touchet envers la servitude humaine en une haine tenace – un sentiment d'une force incontestable, même s'il était quelque peu difficile à dissocier de tous les autres, de tous ceux qui la consumaient à cette époque.

« Ne suis-je pas un frère et un homme ? » disait le médaillon.

Auparavant, dès que Mrs Touchet songeait à cette maxime, elle la trouvait vaguement déplaisante. Elle n'avait jusque-là jamais jugé utile, tandis qu'elle faisait l'aumône aux mendiants ou aux prostituées, voire pire, de concevoir un lien d'affection entre elle-

même et ceux à qui elle offrait la charité. La première « réunion » à laquelle elle assista avec Frances lui parut comique par son trop grand sérieux. Mais en quelques mois, Anne Frances révolutionna le cœur et l'esprit de Mrs Touchet. Ensemble, elles écoutèrent les pasteurs jamaïcains venus témoigner en personne de telles horreurs. Elles virent des chaînes et des fouets – Mrs Touchet tint un collier de fer entre ses mains. Elle entreprit de signer d'anciennes pétitions, d'en lancer de nouvelles, fit de la couture, de la pâtisserie et écrivit des courriers afin de lever des fonds pour des conférenciers américains en tournée. À Exeter House, en juin, elle vit un fils volé au Dahomey, noir comme l'as de pique, s'exprimer au pupitre avec une éloquence digne de Robert Peel. Désormais, lorsque Eliza lisait les psaumes, l'esclave Joseph n'était plus une abstraction. Il était un fils du Dahomey au dos couvert de zébrures infectées et suppurantes.

Qu'était-ce tout cela, sinon la grâce ? Une grâce qui ne cessait de se produire et de s'étendre, comme si Elm Lodge et ses occupantes avaient plongé dans la poche de ce monde par un trou mal reprisé. Une existence simple faite de satisfactions domestiques. Une maisonnée de femmes et de filles en accord parfait. Progrès moral, œuvres de charité, prière silencieuse. La grâce. Les lettres de William annonçaient des retards bienvenus : « J'ai décidé de me rendre en Suisse. » Deux mois plus tard : « Je retourne en Italie. » La grâce. Une chose découlait de l'autre, même si la logique demeurerait obscure et trop mystérieuse pour être pénétrée. Par un doigt. Ou par deux doigts. Deux doigts qui pénétraient une fleur. Dans l'obscurité, sans la moindre bougie allumée. Comme si ces doigts et cette fleur, qui ne formaient pas deux entités mais une seule, étaient par conséquent incapables de commettre un péché. La fleur pénétrée par ces deux doigts n'était pas sans rappeler les fleurs sauvages dans les

haies – comme elles, elle avait des pétales, des plis et des replis – mais elle était aussi miraculeusement chaude, humide et palpitante, car faite de chair. Pénétrée comme par une langue. Le bourgeon d’une bouche. Sur un autre bourgeon, apparemment conçu pour une langue, là, tout en bas.

Neuf mois

Ce ne fut qu'au retour de William, le lendemain de Noël, qu'elle comprit que les neuf mois précédents n'avaient été qu'un rêve. Et se réveilla dans une réalité très différente. Le halo protecteur se métamorphosa en un nimbe obscur. Eleanor regagna sa couche par terre dans la cuisine, Mrs Touchet son silence. Durant la journée, Frances et elle se livraient à une étrange danse d'évitement qu'elles seules remarquaient. Si l'une entrait dans une pièce, l'autre en sortait. Les filles, omniprésentes et bruyantes, permettaient d'invisibiliser ladite danse. Frances lui donnait du « Mrs Touchet » et elle appelait Frances « Annie », comme tout le monde. S'il leur arrivait de s'effleurer par accident, si leurs doigts se frôlaient au passage d'une tasse de thé ou d'une assiette, une tempête ainsworthienne de désir explosait entre les oreilles d'Eliza. Quant à William, il était encore plus enthousiaste que d'habitude. Il n'avait à la bouche que ses voyages, l'Italie, les châteaux gothiques, les cardinaux fantomatiques, les reliquaires contenant l'articulation du pouce de Jean-Baptiste, et bien d'autres folies encore qu'il imaginait en lien avec la foi d'Eliza et avec lesquelles il pensait pouvoir l'intéresser. Quelque chose de plus fort que de la jalousie – de la bile – montait en elle tandis qu'il racontait joyeusement ses aventures. Ces multiples frontières qu'il avait traversées et retraversées, sans

accompagnant, sans contraintes, à sa guise, sur un coup de tête !
Mais elle ne s'intéressait pas au sang de San Gennaro. Ce qui
l'intéressait, c'était sa liberté de mouvement. Cette liberté-là.

Un curieux renversement

Eliza ne comprit l'intérêt que William lui portait que le soir où il entra dans sa chambre et l'embrassa. Ce baiser fut long et curieux. On aurait pu dire qu'il recelait plus ou moins les années à venir. William l'avait plaquée contre le mur avant qu'elle ne puisse protester, sa bouche pressée contre la sienne, et pourtant, lorsqu'elle sentit sa langue, elle perçut également l'étrange mais indubitable soumission de cet homme, une chose qu'elle n'aurait pu traduire en mots. Spontanément surgit à son esprit la vision d'un ridicule garçon de quinze ans « courant lentement » sur une petite scène dressée dans une cave pour mieux permettre à Gilbert de le « pourfendre » avec une épée en bois. Il n'était pas ce qu'il semblait être. Mais qui l'est ? Elle l'attrapa par la mâchoire et le sentit plier les genoux. Elle était tout à coup plus grande que lui. Elle entendit un gémissement de plaisir incrédule. Elle serra un peu plus fort – nouveau gémissement. Sans desserrer son étreinte, elle l'obligea à s'abaisser ainsi jusqu'au sol. C'était maintenant la bouche d'Eliza qui recouvrait celle de William ; tout était renversé. Les bras de William pendaient lâchement le long de son corps et, sans le vouloir, elle lui fendit la lèvre avec ses dents. Un passant aurait pu croire un vampire en train de se nourrir.

Elle devait passer les fêtes de Pâques chez eux. En tant que jeune veuve sans famille ou presque, elle savait désormais se faire inviter dans des maisonnées pleines de vie, en particulier aux périodes de l'année apparemment conçues pour tourmenter les âmes solitaires. Outre les Ainsworth, elle avait parmi ses proches une nièce ennuyeuse à Manchester et une tante désagréable à Aberdeen. Elle fit ses bagages avec frénésie et annonça le changement de programme à la table du petit déjeuner.

« Mais Eliza, c'est le dimanche de Pâques, demain ! Vous n'allez tout de même pas partir ce soir pour Aberdeen ? William, dites-lui qu'il n'en est pas question ! Vous allez manquer aux filles ! »

Couverture

Titre

Dédicace

Premier volume

1. Un très gros trou
2. La petite dernière de la famille Ainsworth
3. Du recueil intitulé A New Spirit of the Age
4. La maîtresse de maison
5. Du fait d'apprécier William
6. La peine est un mystère
7. La flèche de lard
8. Les filles Ainsworth
9. « Je suis un écrivain »
10. « Voici ma prime jeunesse engelée »
11. Cent livres par an
12. Le séjour à Elm Lodge, printemps 1830
13. Prendre les eaux à Kilburn Wells
14. La grâce

15. Neuf mois

16. Un curieux renversement

Table des matières

Copyright

De la même autrice

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Titre original :
THE FRAUD

© Zadie Smith, 2023.
© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

SOURIRES DE LOUP, 2001 (Folio n° 3844)
L'HOMME À L'AUTOGRAPHE, 2005 (Folio n° 4405)
DE LA BEAUTÉ, 2007 (Folio n° 4873)
CHANGER D'AVIS, essais, 2013
CEUX DU NORD-OUEST, 2014 (Folio n° 5970)
SWING TIME, 2018 (Folio n° 7122)
GRAND UNION, 2021 (Folio n° 7122)
INDICES, 2021 (Folio n° 6944)
FEEL FREE, 2023

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

DINGO (avec Nick Laird), 2021

ZADIE SMITH

L'IMPOSTURE

Eliza Touchet est loin d'être une femme ordinaire dans l'Angleterre victorienne de la fin du ^{xix}^e siècle. Non seulement, après avoir perdu son mari, elle vit en concubinage à peine masqué avec son cousin par alliance — dont elle se retrouve contrainte de corriger les innombrables romans-fleuves écrits dans la veine de Charles Dickens, le talent en moins —, mais elle est aussi farouchement indépendante et politisée.

Abolitionniste de la première heure, Eliza s'enthousiasme pour un intrigant procès qui déchaîne les passions à Londres : Sir Roger, grand héritier de l'empire Tichborne, disparu en mer des années auparavant, a brusquement refait surface et réclame son dû. À ses côtés, un ancien esclave de la colonie jamaïcaine ayant appartenu à la famille Tichborne témoigne en sa faveur. Mais ce revenant, si grossier et inculte, peut-il vraiment être Sir Roger, comme il le clame ? Et pourquoi cet homme noir prend-il ainsi sa défense ?

Avec *L'imposture*, Zadie Smith nous entraîne vers un monde victorien fascinant où réalité et fiction se mêlent dans un style très vivant. Au cœur de ce roman historique aux résonances très actuelles naît une grande héroïne qui ose se confronter au passé colonial brutal de l'Angleterre.

Zadie Smith, née à Londres en 1975, a la double nationalité britannico-jamaïcaine. Son premier roman, Sourires de loup, paru en 2001, a

connu un succès phénoménal. Ont suivi notamment L'homme à l'autographe (2005), De la beauté (2007), Ceux du Nord-Ouest (2014), Swing Time, élu roman étranger préféré des libraires en 2018 (palmarès Livres Hebdo), Grand Union (2021) et Feel Free (2023), un recueil d'essais. L'imposture signe son retour très attendu au roman, et a été encensé dès sa parution en Grande-Bretagne.

Cette édition électronique du livre

L'imposture de Zadie Smith

a été réalisée le 15 avril 2024

par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782073027351 – Numéro d'édition : 599421).

Code produit : Q05181 – ISBN : 9782073027399.

Numéro d'édition : 599425.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).